

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — IMPRESSIONS DE VOYAGE : LES HAUTES PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — AVIS A NOS ABONNÉES : L'AGENCE DALGOUTTE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes de visites.

COURRIER DE PARIS

Sommaire : Paris n'est pas encore Paris. — Les revirements politiques. — La naïveté d'autrefois. — Il n'y a plus d'Opéra. — La fatalité de la France — Une combinaison possible à propos de l'Opéra. — Mlle Kraus et Mlle de Belocca aux Italiens. — Les théâtres de genre font florès. — Ce que sont les Parisiens. — *L'Oncle Sam* et les *Merveilleuses*. — Toilettes de Mlle Fargueil. — Toilettes de Mlle Barthet. — Toilettes de Mlle Mérand. — Toilettes de Mlle Massin. — Toilettes de Mlle J. Bernhardt. — Dernières réceptions de château. — Quelques mariages dans le grand monde. — Le nouveau champ de Courses d'Auteuil. — Le luxe et l'élégance n'excluent pas la science. — Mme la princesse Dora d'Istria. — Les Albanais en Roumanie. — Histoire des princes Ghika aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. — Mme Caroline Gravière. — Romans et nouvelles. — Une préface de M. Paul Lacroix (Bibliophile Jacob).

Paris n'est pas encore Paris. Les revirements politiques et les grandes chasses le retiennent au loin. Quand reviendra-t-il?... Et quand les grands salons parisiens allumeront-ils leurs lustres?... Il n'en est nullement question en ce moment. Paris, après avoir entrevu un rayon de soleil, a vu de nouveau son ciel s'obscurcir. Les beaux projets sont ajournés. Les châtelains et les châtelaines restent dans leurs terres jusqu'à ce que l'heure du retour ait sonné dans le grand monde aristocratique. D'ailleurs, la

campagne n'est pas entièrement dépourvue de tous ses charmes à cette époque de l'année, et ce n'est plus la mode ni le genre de faire ouvrir les portes et les fenêtres de son hôtel au mois de novembre. C'était bon pour autrefois, où on avait la naïveté d'assister au réveil de la nature et de partir au mois de mai voir l'éclosion des lilas, de l'aubépine et des premières fleurettes printanières, pour rentrer à Paris aussi tôt que les cloches de la Toussaint avaient tinté et bien avant la saison des brouillards et des frimas. Il n'y a que les petites gens, les journalistes, les députés, la magistrature et les hommes politiques qui reviennent à époque fixe, ou même qui ne s'en vont pas de ce Paris tourbillonnant et toujours animé, même dans sa solitude. Tout en restant hors Paris, on y faisait de temps à autre une apparition pour se montrer à l'Opéra et pour prouver qu'on était toujours belle, élégante et jolie. Mais, hélas!... il n'y a plus d'Opéra; il a suffi d'une seule nuit pour que le premier théâtre du monde fût englouti dans des tourbillons de flammes.

Quel sinistre!... et quel tableau terrifiant!... nous ne l'oublierons de notre vie. Nous étions aux premières loges pour voir ce spectacle dans toute sa sublime horreur, qui nous a donné une idée de ce que pouvait être Paris pendant la Commune, alors que ses principaux monuments flambaient. La France était déjà bien assez éprouvée

sans qu'un nouveau malheur vint fondre sur elle, car l'anéantissement de l'Opéra, c'est l'anéantissement du commerce, du luxe, de la mode, de l'industrie et du déplacement de la province et de l'étranger. Que de pertes et de désastres accumulés les uns sur les autres!... Tout cœur véritablement français est atterré en voyant la fatalité qui s'acharne après la France et qui la pousse peu à peu dans l'abîme. Le nouvel Opéra n'est pas assez avancé pour combler la lacune de l'Opéra incendié. Et pourtant Paris ne peut pas rester sans sa première scène française lyrique. Il nous semble, si nous avons à émettre notre opinion, qu'il n'y a que le Théâtre-Italien qui puisse offrir momentanément l'hospitalité aux acteurs de l'Opéra en alternant d'un jour à l'autre l'opéra italien et l'opéra français. C'est le même public, le même monde. Le Théâtre-Italien n'est pas machiné pour la grande mise en scène de l'Opéra; mais en attendant que le nouvel Opéra soit achevé, il est préférable d'accepter le théâtre des Italiens, tel quel, plutôt que de s'abstenir entièrement. M. Strakosch a, d'ailleurs, ramené la vogue et la foule aux Italiens en s'assurant le concours de *Mlle Krauss*, l'une des cantatrices les plus dramatiques qui puisse rappeler par sa passion, son talent et sa splendide voix, les étoiles disparues et regrettées qui s'appelaient : *La Malibran*, *la Grisi* et *la Pasta*, et pour avoir produit une fleur de jeunesse et de beauté, la jolie *Mlle de Belocca*.

Tous les théâtres de genre font florès, même par ces temps d'agitation politique et peut-être en raison de tous ces revirements de gouvernement qui sont comme autant de changements à vue. Ce qu'on recherche en ce moment, c'est la fantaisie, l'imprévu, l'impossible. Ne parlez pas de calme ni de repos aux Parisiens. Ils s'agitent; ils ont la fièvre; ils gesticulent; ils parlent tous à la fois un langage différent, voulant avoir raison et triompher quand même. Ils ne savent pas où ils vont ni ce qu'ils veulent. Ils parlent de liberté en s'acheminant fatalement vers l'esclavage de la Pologne. Et pour se distraire de cette fièvre brûlante qui leur donne des hallucinations politiques de différentes couleurs, ils aiment de préférence les théâtres aimables et faciles qui les font rire et oublier, ou bien les pièces acerbes et mouvementées de Victorien Sardou, écrites plutôt avec un stylet qu'avec une plume. C'est ainsi que *l'Oncle Sam*, au théâtre du Vaudeville, réunit toutes les opinions et tous les drapeaux en attendant que les *Merveilleuses* nous ramènent à une époque qui est à peu près identiquement la même que celle que nous traversons aujourd'hui. Nous parlerons de la nouvelle pièce de M. Victorien Sar-

dou dans notre courrier des théâtres; mais nous décrirons les toilettes des principales actrices qui contribuent au succès enthousiaste de *l'Oncle Sam*.

Commençons par les toilettes de *Mlle Fargueil* :

PREMIÈRE TOILETTE

Robe en faille écrue et crêpe de laine blanc, ayant la première jupe garnie d'un plissé de faille. La tunique, qui s'étage en trois tabliers devant, est bordée d'une guipure de soie frangée, simulant les trois tabliers, ou plutôt trois brandebourgs.

DEUXIÈME TOILETTE

Robe de taffetas blanc garnie de volants de dentelle posés sur des volants de tarlatane plissée, ce qui la rend très neigeuse. Le corsage montant, en mousseline, est ouvert devant, avec fraise de mousseline, de dentelle et de ruban vert faisant transparent. Les manches sont longues, garnies de nœuds de faille verte de deux tons.

TROISIÈME TOILETTE

Robe de bal en faille rose thé, recouverte d'une tunique de tulle blanc fleuri de broderie de l'Inde en soie blanche mate et nacrée, relevée d'un côté par des écharpes de faille de la même teinte. La jupe est plissée d'un côté, tandis que l'autre est recouvert de tulle de l'Inde. Le corsage est décolleté carrément, avec fraise de dentelle tout autour.

Toilettes de Mademoiselle Barthes.

PREMIÈRE TOILETTE

Toilette en mouzaïa blanc rayé sur une jupe de faille vert d'eau, garnie de petits volants découpés montant très haut derrière, et sur le devant de cette jupe se drape une écharpe de mouzaïa blanc rayé, bordée de galon algérien frangé, avec escarcelle sur le côté. C'est très original. La tunique est relevée derrière par des nœuds de faille assortie. Le corsage genre casaque s'ouvre sur un gilet de faille verte garni dans le style de la tunique. Chapeau Charles IX assorti à la toilette.

DEUXIÈME TOILETTE

Robe en faille vert-de-gris, à demi-traine derrière, garnie devant de volants et de bouillonnés coulissés faisant quilles sur les côtés. Le bas de la jupe est orné tout autour de mêmes bouillonnés coulissés. Le corsage est ouvert devant avec des revers sous lesquels se plisse un fichu derrière et se terminant devant par un nœud de faille.

TROISIÈME TOILETTE

Robe en faille lilas toute unie, demi-longue,

faillée en biais, avec volant au bas de la jupe et petites poches sur le devant de la jupe. Le corsage, montant et à basques, genre gilet, est simplement gansé, avec trois rangs de boutons sur le devant du gilet.

QUATRIÈME TOILETTE

Robe de tulle et de faille rose. Le devant fait tablier de tulle plissé, et la traîne, en faille rose, est fleurie de touffes d'hortensias alternant roses et bleus s'épanouissant au-dessus d'un plissé de faille rose; on les dirait naturels. Sur le tablier, plissé en tulle rose, sont jetés des bouquets d'hortensia qui relèvent le tablier avec beaucoup d'élégance. Le corsage est décolleté, carré, encadré d'une floraison d'hortensias mélangés roses et bleus, faisant garniture. Les manches ont des bouillonnés, coupés par des nœuds de faille rose.

CINQUIÈME TOILETTE

Robe de chambre, en gaze de Brousse blanche argentée, forme Watteau, sur dessous de gros de Suez turquoise toute garnie d'effilés et de nœuds turquoises, avec pantouffes de gros de Suez bleu brodées soie et argent, et nœud jabot en dentelle de Brousse et ruban bleu.

Toilettes de Mademoiselle Merand

PREMIÈRE TOILETTE

Robe de tulle blanc avec tablier de bouillonnés de tulle blanc séparés par des cordons de muguet, s'arrêtant en bouquet de chaque côté. Le derrière de la robe décrit trois tuniques couvertes de muguet. Le corsage, en faille décolleté rond, est également garni d'une berthe de muguet.

DEUXIÈME TOILETTE

Jupe en faille ciel toute garnie de ruches relevées d'une petite dentelle cachemire de Smyrne, c'est-à-dire une dentelle de soie de toutes couleurs. Le devant de la jupe est orné de trois écharpes faisant tablier. Le corsage est uni.

Toilettes de Mademoiselle Massin

PREMIÈRE TOILETTE

Costume composé d'un jupon de faille lilas garni d'un très haut volant plissé devant et derrière, surmonté d'un volant coquillé en gros de Suez mauve. La tunique, en gros de Suez, est boutonnée devant et entièrement garnie d'un bord de plumes teintées mauve et lilas, et d'une frange de passementerie avec glands lilas. Corsage montant, avec même garniture de plumes et de passementerie. Pour jeter sur les épaules, une coquette petite mante Trianon en gros de Suez, ornée des mêmes plumes et frange lilas attachée au cou par un gros nœud cravate en faille lilas.

DEUXIÈME TOILETTE

Robe à traîne en faille feuille de rose garnie de trois hauts volants en mousseline de l'Inde brodés très artistement de plusieurs tons de rose et de perles de jais blanc. Une belle écharpe de faille rose, rayée velours rubis, fait draperie devant, passe de côté sous un coquillé de faille rose et velours rubis et vient se rattacher de l'autre côté par un gros lien de velours. Le corsage, décolleté en cœur et montant derrière, est garni de velours rubis et de mousseline de l'Inde avec fraise à la Saint-Mégrin en crêpeline plissé. Manches longues et étroites très élégamment garnies.

TROISIÈME TOILETTE

Robe en faille turquoise et émeraude. La jupe à traîne est couverte de trois volants plissés de faille turquoise rayée satin émeraude surmontés d'un simple ruché en tulle de Lyon. Le devant, tout à fait plat, est garni de trois rangs de broderie de soie blanche sur tulle de Lyon, décrivant un tablier corré remontant sur les côtés et allant se perdre sous l'énorme pouff du corsage. Le devant du corsage est carré, avec les mêmes broderies de soie blanche du tablier. Dans le dos, décolleté très bas.

Toilettes de Mlle J. Bernhardt

PREMIÈRE TOILETTE

Un costume de voyage, nuance bois de rose. La jupe est composée de petits plissés et d'une myriade de biais camaïeux avec frac uni enrichi de boutons d'acier.

DEUXIÈME TOILETTE

Une robe d'intérieur vert d'eau avec écharpe tunique garnie d'effilé blanc.

TROISIÈME TOILETTE

Une toilette de bal en tulle et gaze blanche en guirlandée de roses trémières multicolores.

Après une telle nomenclature de toilettes aussi luxueuses et aussi fantaisistes, peut-on se croire en République? Dieu veuille que nous conservions cette République dorée et que le commerce et l'industrie fleurissent de toutes parts. La classe ouvrière et laborieuse en a besoin plus que toute autre.

Revenons aux fêtes du monde et aux réceptions de château.

Le château de la Gaudinière annonce la clôture de ses chasses et de ses fêtes d'automne. Le comte et la comtesse de Paris y sont venus passer quelques jours et l'hospitalité qu'ils ont reçue du duc et de la duchesse de Doudeauville a été digne d'eux. Chasses à courre, dîners de gala, promenades et lunchs en forêt, rien n'a manqué à ces

réceptions où les attelages à quatre et la belle tenue des équipages ont été très remarquables.

Mentionnons aussi quelques mariages dans le grand monde.

M. le vicomte Georges du Breil de Pontchard, petit-neveu du célèbre Vendéen, le marquis de Bouchamps, vient d'épouser la fille d'un riche armateur de Nantes.

On annonce aussi le mariage de M. Charles-Marie-Joseph de Loménie avec Mlle Chaillon ;

De M. de Saint-Martin avec Mlle Marie-Thérèse Corneau de Chany ;

Et de M. le comte René d'Orfeuille avec Mlle Marie Plonzoles.

Mardi dernier les environs d'Amiens étaient en fête à l'occasion du mariage de Mlle de Brigode avec M. le vicomte des Courtols. Ce mariage a été célébré dans le magnifique château de Brocourt, l'une des plus belles habitations de la Picardie.

Le lundi avait eu lieu la signature du contrat, et beaucoup de notoriétés élégantes s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain dans l'église de Brocourt, afin d'y féliciter les jeunes époux. On y remarquait : la marquise de Saint-Chamans, la marquise de Rochefontenilles, la comtesse de Luçay, la vicomtesse de Merlemont, le comte Henri de Beaufort, le comte Florian de Kergolay, la comtesse René de Courtils, etc., etc. Les témoins de la mariée étaient M. le marquis de Brigode et M. le comte la Vieuville ; ceux du marié, M. le comte de Ganay et M. le comte de Merlemont.

En dépit du mauvais temps qui a transformé le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, en véritable déluge, l'inauguration du champ de courses d'Auteuil a eu lieu. Ce champ de courses est situé non loin du chemin de fer d'Auteuil et de la splendide avenue des Princes, que M. Arsène Houssaye a illustrée dans ses *Grandes Dames*, et qui est peuplée d'habitations princières. Au numéro 2 de l'avenue des Princes, se trouve le palais florentin de *Mme la princesse Yousopoff*, aujourd'hui *Mme la comtesse de Chauveau*. La princesse, qui est fille du prince Michel, a été très belle et l'est encore ; elle est surtout remarquable par une distinction parfaite et une attitude de reine ; elle est grande dame dans toute l'acception du mot. Quant à son palais de l'avenue des Princes, c'est une merveille de goût et d'art, ne ressemblant en rien aux habitations modernes qui s'édifient chaque jour.

Les tribunes de ces nouvelles courses sont des plus élégantes et des mieux agencées. Elles auront un immense succès de toilettes et de jolies femmes

au printemps, quand le bois de Boulogne sera ensoleillé et paré de son feuillage naissant. Deux habituées des premières représentations des courses avaient seules bravé le mauvais temps, *Mme la baronne de Poilly* et *Mme de Montgomery*. C'était du courage. Les valets de pied qui faisaient le service des tribunes portaient des livrées de très bon goût, en drap noisette clair, surmontées d'un grand collet. On eût dit des valets de grande maison, à leur allure aristocratique. Quand reviendra la saison du renouveau, toutes les belles dames s'y donneront rendez-vous pour se retrouver et faire assaut de luxueuses toilettes. C'est un grand travers impolitique que de blâmer le luxe dans la toilette des femmes, car c'est le luxe qui alimente le commerce, qui le développe et le fait prospérer.

— Mais toutes les femmes qui s'occupent de toilettes et de modes ne sont que des poupées et des femmes inutiles à la société et à la famille, disent les réformateurs et les ennemis du beau, du bon goût et de la grâce.

Quelle erreur !... et qu'! sophisme !... *Mme la princesse Dora d'Istria* est une élégante parmi les élégantes. Elle sait porter toutes les fantaisies de la mode, en véritable grande dame qu'elle est, car elle en a la distinction et la position, et pourtant elle est *présidente d'honneur* de trente académies ou sociétés savantes en Europe, en Amérique et en Asie. Cela prouve que l'élégance et la science peuvent marcher de pair, et qu'une très grande dame peut avoir son *bagage littéraire*, ni plus ni moins qu'un auteur qui en fait son métier.

En outre des nombreux ouvrages littéraires et scientifiques que la princesse a produits, elle vient de faire paraître un nouveau volume qui en est déjà à sa *seconde édition*, et qui a été publié à Florence cette année 1873. Il est illustré de belles gravures et a pour titre :

LES ALBANAIS EN ROUMANIE

Histoire des princes Ghika

AUX XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES.

C'est en fouillant les archives de Venise et en les explorant que la princesse Dora d'Istria a trouvé des documents authentiques et sérieux et qu'elle a pu faire paraître les *Albanais musulmans*.

En faisant ces importantes recherches, elle n'a pas tardé à s'apercevoir que tout ce qu'on a raconté jusqu'à présent sur les princes Ghika du XVII^e siècle avait été inventé par des chroniqueurs crédules et ignorants. Elle a poursuivi ses recher-

ches, et avec le concours des archives de l'Europe entière elle a écrit dans cette belle langue italienne qui lui est familière les *Albanisi ou Rumenia*.

C'est l'histoire de ces Albanais qui furent créés *princes du Saint-Empire* par l'empereur Léopold I^{er} aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, et qui ont donné dix princes à la Moldavie et à la Valachie : Georges I^{er}, Grégoire I^{er}, Grégoire II, Mathieu II, Charles I^{er}, Alexandre VI, Grégoire III, Grégoire IV, Alexandra X, Grégoire V, Alexandre I^{er}. Trois grands Drogmani, un prince de Samos à l'Empire ottoman, et plusieurs hommes d'état à la *Roumanie contemporaine*.

Au XIV^e siècle, les Ghika se sont alliés avec deux principales familles russes : les *Koltzoff-Massalsky* et les *Trombetzkoï*. Les *Koltzoff*, autrefois princes régnants à *Massauk*, sont actuellement la branche aînée des descendants de Kinik-le-Normand, fondateur de l'empire des czars au IX^e siècle.

Cet ouvrage a exigé tant de recherches érudites qu'une revue de Londres l'a appelé *une œuvre colossale*. (*Drawing room gazette, the count aristocracy fashionable world.*)

Le savant M. de Humboldt, dans la Gazette allemande de Vienne du 28 octobre 1873, s'exprime ainsi : « *La princesse Dora d'Istria*, qui est la femme la plus savante de notre siècle, vient de publier sous ce titre : *les Albanais en Roumanie*, un livre qui contient l'histoire des ancêtres de l'auteur, car la princesse Dora d'Istria (en littérature) n'est autre que la *princesse Koltzoff-Massalsky*, descendante d'Empereurs et de Rois. »

Une femme d'une telle valeur d'érudition scientifique et littéraire, une voyageuse qui a exploré les pays les plus inconnus et qui a été nommée *Membre de la société géographique de France*, n'est certes pas une femme futile. C'est une femme supérieure dans toute l'acception du mot. Ajoutons en son honneur qu'elle n'a pas le pédantisme de la femme savante, qu'elle a la modestie du vrai mérite et la distinction native et l'élégance de la femme bien née. Elle se fait habiller chez *Gagelin*. Elle recherche les primeurs de la mode et elle les fait valoir dans toute leur fantaisie luxueuse.

A côté de cet ouvrage historique parlons d'un joli volume dont M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) s'est fait l'éditeur, et qui est signé de *Mme Caroline Gravière*. C'est un nom qui n'est pas inconnu des lectrices de la *Gazette Rose* qui lisent en ce moment cet émouvant roman de cœur et d'amour : *Mi La Sol*, et qui n'ont certes pas oublié cet autre roman, non moins intéressant : *La Servante*. Mme Caroline Gravière jouit à Bru-

xelles et dans toute la Belgique d'une réputation méritée. La collection des œuvres de cette femme de talent forme cinq à six volumes publiés par la Société des gens de lettres, à Paris, 5, rue Geoffroy-Marie. Le volume dont il est question aujourd'hui contient trois nouvelles. *L'Enigme du docteur Bury*, *Gentilhommerie d'autrefois*, *Choses reçues*; ce volume est précédé d'une préface de *M. Paul Lacroix*. Ah ! l'aimable et douce préface, remplie de cœur, de souvenirs et d'appréciations littéraires, comme tout ce qui est signé du célèbre bibliophile ! Il fait l'éloge de Mme Caroline Gravière, en faisant celui de la regrettée comtesse Dash, qui l'a mis en rapport intellectuel avec le premier écrivain de la Belgique. Il est impossible qu'en lisant Mme Caroline Gravière, dans chaque numéro de la *Gazette Rose*, vous n'ayez pas pour elle une véritable affection, et que vous ne désiriez pas en savoir plus long sur son talent et sur elle-même.

Nous publierons donc dans un prochain numéro la préface de *M. Paul Lacroix*, qui est des plus intéressantes et des plus séduisantes, je vous en prévient.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

BES MODES DU JOUR

La saison d'hiver entre très sérieusement dans sa période élégante. Les plus belles toilettes et les plus riches costumes se confectionnent pour fêter le retour de la promenade au Bois et l'inauguration des salons parisiens. Quoi qu'il advienne, Paris ne peut pas s'abstenir de fêtes ni de plaisirs. C'est ce qui fait sa force et sa faiblesse en même temps.

Les nouveaux costumes, tout en affectant une certaine simplicité, sont relativement luxueux par la forme et le genre. Un costume de laine se mélange avec de la soie ou du velours et devient très élégant tout en restant costume de laine. Mais la mode, toute fantaisiste qu'elle soit, sait encore calculer ses toilettes d'après la bourse et la position de chacune. La femme qui se ruine est celle que le désordre et la vanité entraînent au-delà des bornes de la raison. On peut trouver dans les Magasins du Louvre trois costumes à la mode du jour, dans des conditions différentes. L'un en drap fantaisie (nouveau de la saison), composé d'une jupe unie, d'une tunique relevée par des pattes, d'un gilet et d'un petit paletot à revers, avec double rang de boutons de bois, pour 78 fr.

L'autre en mérinos cachemire noir, composé

d'une jupe à cinq petits volants, d'une *tunique* et d'une *casaque* doublée de flanelle forme nouvelle, le tout orné de reps ou de gros de Suez, pour 100 fr.

Et le troisième en très beau poul de soie noir, avec jupe à volants, tunique nouvelle, et petite casaque doublée de flanelle, le tout coquettement orné de lisérés de satin noir, pour 175 fr.

Ce n'est pas cher, comme vous voyez, et pourtant ce sont des toilettes relativement habillées.

Si l'on préfère confectionner ses toilettes soi-même, soit en province, soit à Paris, rien n'est plus facile. Les Magasins du Louvre ont les étoffes les plus nouvelles et les plus avantageuses, tant en soieries, velours, lainages et étoffes de fantaisie. On n'a que l'embarras du choix. Il y en a tant et tant que c'est à en être ébloui. C'est pourquoi nous désignerons quelques articles spéciaux pour qu'on puisse les demander et les reconnaître, tels que :

Une diagonale, grosse côte, de nuance nouvelle, à 1 fr. 75 c.

De la Serge Cachemire, en laine mérinos, à 1 fr. 90 c.

De la Diagonale pure laine vigogne, en toutes nuances, à 2 fr. 40 c.

De la Sicilienne pure laine, en nuances nouvelles, à 2 fr. 40 c.

Du drap mélangé chevron et sergé, haute nouveauté, à 3 fr. 50 c.

De la Serge pure laine, largeur 1 m. 20 c., en toutes nuances, à 3 fr. 90 c.

De la Vigogne sergée, en nuances unies, largeur 1 m. 20 c., à 6 fr. 75 c.

Du Cheviot mélangé, tissu anglais, largeur 1 m. 20 c., à 6 fr. 90 c.

Du Diagonale fougère, toutes nuances, largeur 1 m. 20 c., à 7 fr. 50 c.

Et de la Vigogne *cachemire*, tissu uni, largeur 1 m. 20 c. et 1 m. 80 c., à 7 fr. 90 c.

Quant aux étoffes de soie, les Magasins du Louvre ont deux tissus de soie fabriqués exclusivement pour leur maison par *J. Bonnet, de Lyon*, le *Paris-Louvre* et le *Drap Cyclope*.

Le Paris-Louvre varie de 6 fr. 75 c. le mètre à 9 fr. 75 c. et 11 fr. 75 c. le mètre.

Et le Drap Cyclope de 9 fr. 75 c. à 11 fr. 75 c. le mètre.

Ce sont deux affaires exceptionnelles et très avantageuses, car le Drap Cyclope, coté 9 fr. 75 c., vaut 16 fr.

Et le Drap Cyclope de 11 fr. 75 c. le mètre, 17 fr. 50 c.

Ce n'est qu'en raison des affaires colossales du

Louvre, qui s'étendent dans les quatre coins du globe, qu'il peut effectuer un semblable bon marché.

Et les confections, comment vous les décrire?...

Il y a des centaines de modèles de la même forme et de la même garniture, car tout se brasse dans les Magasins du Louvre sur une très grande échelle industrielle. Les tuniques, les redingotes, les dolmans, les jaquettes et les vestes sont variés à l'infini. Les vestons font fureur pour jeunes femmes et jeunes filles. Ce sont de vrais vestons d'homme style tailleur, avec col, revers, piqûres, pochette pour la montre et le bouquet de fleurs. On est sportsman ou on ne l'est pas.

Il ne nous est pas possible de nous étendre sur toutes les spécialités des *Magasins du Louvre*. Elles sont multiples. Il y a de tout au Louvre : des objets d'art, des meubles, de la literie, des tapis, des fourrures. Une visite en dira plus long que nous. On trouve toujours, en parcourant les galeries, à moissonner un rien utile, une fantaisie charmante, une actualité qui s'épanouit au jour le jour, comme une fleur de bon goût qu'elle est.

La fantaisie est donc à la mode plus que jamais. Ce qui le prouve ce sont les boucles d'acier, de jais, de nacre et de métal qui relèvent les tuniques d'un seul côté, et qui retiennent les nœuds d'épaule, de manches et de chapeaux.

Toutes ces fantaisies artistiques de la saison actuelle se trouvent à la *Glaneuse* qui collectionne également les boutons les plus nouveaux en acier taillé, mat et bleu, en métal doré, en argent mat, en argent oxydé et en jais taillé à facettes.

La Glaneuse ne s'en tient pas à une seule spécialité ; elle justifie son titre de Glaneuse par une variété infinie d'actualités élégantes, telles que : le gilet *Jean-Jacques* en velours et gros de Suez, avec revers de velours liséré bleu. Le col Jean-Jacques se tuyaute en gros de Suez, avec ruche de tulle dans l'intérieur.

Le Gilet *Incroyable* en faille noire et gros de Suez ou moire rose, avec revers de l'époque. La collerette jabot se tuyaute en dentelle noire et tulle malines.

Le Gilet *Montpensier* est en gros de Suez bleu pâle, coquillé de valenciennes et de dentelle noire et se terminant en basques, avec col et revers à l'encolure faisant fraise de dentelle blanche et noire.

Ces trois gilets servent de garniture de corsage aux robes de poul de soie unie. Ils vont parfaitement aux jeunes et jolies tailles qu'ils cambrent dans tout leur modelé gracieux.

Les fraises à la Saint-Mégrin, les collerettes à la Gabrielle, les chéruses à la Marie-Stuart et à la Médicis, sont toujours en faveur ; mais toutes ces

fantaisies des siècles écoulés ne conviennent qu'aux femmes minces et élancées qui n'ont que l'embonpoint exigé par la statuaire antique. Sans quoi une femme un peu forte l'est encore bien plus avec une ruche volumineuse qui l'engonse et lui met la tête dans le cou. Une femme coquette et intelligente doit se garer de tout ce qui peut l'enlaidir et lui être désavantageux. Ce qui sied à toutes les physionomies et à tous les âges, c'est la mantille Espagnole en blonde noire et en blonde blanche. Il y a certaines jolies femmes qui savent tirer de cette mantille un parti des plus ingénieux et qui se font quasi-espagnoles, tout en restant parisiennes, ce qui est une séduction de plus. La mantille Espagnole sert de coiffure pour entrée et sortie de théâtre. Quand on est plus frileuse, on demande à la *Glaneuse* l'écharpe en tricot neige de toutes nuances qui se pose sur la tête et s'enroule autour du cou. Les écharpes en tricot neige de laine blanche, avec mugnets de soie tout autour, sont les plus jolies et les plus seyantes parce qu'elles font poudre sur le visage.

Pour coiffures de chez soi, il y a encore des carrés et des pointes en tricot neige mugnet. Avec un carré en tricot neige on obtient presque un capuchon en le coulissant avec un caoutchou. On le double de soie ou on le laisse tel quel.

Avec les nouveaux cols cassés, qui ressemblent à des cols d'hommes, on porte l'écharpe cravate nouée négligemment à la Collin ou bien s'étalant en large nœud sous les deux pointes cassées du col.

Les écharpes Lavallière se reproduisent en faille et en soie sergée, avec chevrons et grecques de satin au bord de chaque pan.

Les nouvelles écharpes Lavallière, faisant genre, se font en crêpe de Chine avec pois satinés, teinte sur teinte, genre camaïeu.

Les broderies en relief de fleurs de couleur en laine et en soie font toujours fureur. On n'a qu'à envoyer le dessin qu'on désire à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, ou à lui désigner celui qu'on désire. Des roses, des fleurs des champs, des violettes, des œillets, des marguerites, des grenades, n'importe la fleur, et la *Glaneuse* s'empresse de les exécuter et de les envoyer à l'adresse indiquée.

Pour le moment, la mode est aux galons de jais, aux franges de jais et aux dentelles perlées de jais. Le jais s'entend à ravir avec le cachemire, le velours et le satin. Il illumine pour ainsi dire l'étoffe qu'il décore et lui donne le brio de la fantaisie élégante et luxueuse tout à la fois. Le jais et l'acier sont les diamants de fantaisie des belles dames qui n'en ont pas.

Mlle Marie Bataillon, qui fait loi et autorité, en véritable artiste qu'elle est, classe la mode actuelle en trois toilettes différentes : Le costume court pour toilette à pied ; le costume demi-traine pour toilette de visite, et le costume à traine pour toilette du soir.

Le costume court, pour aller à pied, se fait généralement en laine, en drap ou en velours. Mlle Marie Bataillon reproduit à très bon compte des costumes de vigogne et de cachemire, avec biais de faille simplement piqués. La coupe et le style font de ces toilettes de laine des costumes très habillés. Toutes les positions et toutes les bourses ne peuvent pas se permettre des toilettes somptueuses tant par l'étoffe que par l'ornementation. La simplicité n'est jamais ridicule ni fantasque ; elle ne s'impose pas de prime-abord, mais elle s'accepte comme on respire la violette, en raison de son parfum de bon goût.

Les tuniques et les habits-fracs en drap très léger (drap de dame) se portent avec des jupons de velours tramé garnis de volants et de bouillonnés coulissés. Les tuniques se font très courtes en tablier ou très longues en demi-jupe se relevant derrière en plusieurs flots les uns sur les autres. Les habits-fracs sont le triomphe de Mlle Bataillon. Quelle coupe et quelle allure !... Est-on *Incroyable* ou *Merveilleuse*, avec cet habit cambrant la taille et la dégageant en s'enfuyant en basques arrondies par derrière, laissant dépasser le gilet. Sans la jupe qui n'a pas encore osé se transformer en pantalon, on serait presque tenté de s'écrier en voyant une jolie femme : « Ah ! le beau petit jeune homme !... »

C'est qu'elle est vraiment crâne avec son chapeau Huguenot relevé d'un côté par une cocarde et un plumet, son col cassé, sa cravate enfilée dans une bague de diamant, son habit-frac, son gilet et ses demi-bottes. Les toilettes Directoire en velours noir et de couleur, de Mlle Marie Bataillon, ont autant de genre et de cachet que ses toilettes Marie-Stuart. Quelle antithèse et quelle opposition !... L'une avec son col et ses revers à la Barras ; l'autre avec sa fraise tuyautée et perlée de jais autour de l'encollure.

La toilette *Directoire* en velours noir est liserée et doublée de satin rose. C'est ravissant, rien que cela !... Le col est à revers de velours noir doublés de satin rose, avec écharpe plissée de satin rose passée autour de la taille et se nouant de côté en pans frangés de chenille rose. La première jupe de velours est garnie de quatre volants de velours noir, surmontés d'un bouillonné coulissé se relevant en tête tuyautée doublée de satin rose. La seconde jupe fait draperie tout autant que tablier bordé d'un bouillonné coulissé, avec tête

tuyautée de satin rose et frange de chenille rose. Elle se relève derrière en revers de satin rose qui se rejoignent par des nœuds de velours noir passés au milieu d'une boucle d'acier ou de jais noir. Le chapeau de velours noir liseré de satin rose, avec cocarde de satin rose et plumet de plumes noires et roses, attaché avec un poignard d'acier diamanté, complète cette toilette typique, laissant flotter avec beaucoup d'aisance le jabot de dentelle en malines ou en vieille guipure de Venise.

La toilette Marie-Stuart est un véritable costume historique. Elle a été copiée sur les tableaux de l'époque par Mlle Marie Bataillon. Il faut être non seulement très jolie femme, mais encore très grande dame pour la porter. Cette toilette Marie-Stuart est richement ornée de galons de jais et de dentelle noire brodée de jais. Le corsage est à pointe, avec fraise de dentelle de jais sur transparent rubis et colerette de point à l'aiguille; cette fraise descend tout le long du corsage brodé en plastron de fleurs de jais en relief. Tout le devant de la jupe est brodé de jais, avec quilles de velours rubis et de velours noir sur les côtés; des agrafes de jais sont distancées sur les quilles; par derrière longue traîne de velours noir, bordée d'un large biais dépassant en velours rubis; manches bouillonnées alternant velours noir et rubis, et se terminant par un revers de velours noir brodé de jais et garni de dentelle de jais. Nous avons oublié de dire que les quilles de velours noir et de velours rubis étaient poudrées d'une dentelle de jais. Coiffure Marie-Stuart en velours noir et rubis pour toilette de Théâtre-Italien, de soirée ou de grand dîner, avec peigne de jais noir et diadème de jais.

Ces deux belles toilettes n'excluent pas des toilettes plus simples. Mlle Bataillon a trop de tact et de convenance pour qu'il en soit autrement.

Citons plusieurs toilettes moins luxueuses, mais d'un bon goût réel.

L'une faille vert drap et cachemire de même teinte. La jupe de faille est garnie devant en tablier de petits plissés de faille surmontés de biais de faille, s'arrêtant de côté en larges nœuds cravates posés en biais. Par derrière, jupe en cachemire vert drap avec volants de cachemire bordés d'un petit plissé et de biais liserés de faille. Tunique en cachemire terminée en plissé de faille et se drapant par derrière avec beaucoup de grâce. Corsage de cachemire avec gilet de faille; jaquette de cachemire et de faille, avec double pochette sur les basques derrière attachées avec des boutons d'acier; col et revers en faille avec boutons d'acier; chapeau de feutre noir, avec cinq biais de faille autour de la calotte, faisant écharpe et

relevant le bord d'un côté avec un large nœud écharpe en faille passée dans une boucle d'acier, avec panache de plumes vertes et noires.

Ce même genre de toilette conserve la même simplicité élégante en faille et cachemire nacarat, de même qu'en faille et cachemire prune.

Un costume en faille gris daim, avec volants gansés et bouillonnés, coulissés jusqu'à mi-jupe. Les volants partent des côtés, et tout le devant est bouillonné, coulissé avec tête en haut et en bas de chaque bouillonné; sur cette jupe de faille grise, polonaise en drap gris-daim bordée de renard argenté; les manches sont genre dolman encadrées de fourrure, avec sous-manches très ajustées en faille grise, toutes bouillonnées et coulissées. On porte beaucoup de manches bouillonnées. Cette mode sied aux femmes minces et élancées, mais grossit beaucoup trop les femmes un peu fortes.

Une robe en faille et satin lilas, de deux tons camaïeux, avec bandes de satin brodées de bouquets de lilas blanc et de lilas lilas, et tiges et feuillage. Les bandes de satin sont disposées en tablier et bordées de blonde blanche en relief. On revient à la blonde. A quoi ne revient-on pas?... Sur les côtés larges nœuds de satin lilas dans des boucles d'acier; sur les côtés quilles de satin lilas brodées de branches de lilas et coquillées de blonde, et par derrière traîne de volants alternant faille et satin nuance et lilas. Corsage avec bretelles Louis XV en satin brodé et en blonde. Petit bouquet de lilas blanc et de lilas lilas de côté sur l'épaule. Coiffure pouff de lilas.

Une toilette de faille rose et tulle rose. Le devant de la première jupe toute bouillonnée de tulle rose avec cordons de primevères roses séparant les bouillonnés; sur les côtés trois larges touffes de primevères roses d'où s'échappent trois tuniques doubles en tulle rose se gonflant en pouff par des guirlandes de primevères. La longue traîne de faille rose est bouillonnée à mi-jupe, comme le tablier, avec des cordons de primevères roses; le corsage est bouillonné, avec écharpe Marie-Louise en primevères roses posée d'une épaule à l'autre.

On nous a demandé des toilettes de bal. En voilà. Ce sont de belles étrangères qui sont à Nice et qui ne veulent que danser. Nous autres Parisiennes nous n'en avons pas le cœur, hélas!... Si ces toilettes ne suffisent pas, les charmantes femmes qui s'adressent à nous n'ont qu'à écrire directement à *Mme Bataillon*, 5, rue Thérèse.

Et les chapeaux?... A quelle époque appartiennent-ils?... La plupart remontent au Directoire, à *Mme Angot*, et nous rappellent les incroyables et les merveilleuses. D'autres revien-

ment du temps de la Fronde et des huguenots. Mais rien ne caractérise notre époque. C'est la tour de Babel des coiffures. La mode est tourmentée et agitée comme la politique, elle cherche du joli et elle trouve très souvent du ridicule et du laid. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons, il faut apporter une attention très scrupuleuse à l'égard des chapeaux. Ce qui rend jolie les unes enlaidit considérablement les autres. Bien souvent je vous ai parlé de *Mlle de Bongars*, 1, rue d'Antin, comme réalisant le type de modiste qui peut vous plaire : la fantaisie dans l'élégance et l'économie. *Mlle de Bongars* se contente d'un petit entresol tout parfumé de sa distinction et de son talent. Elle renouvelle son répertoire de chapeaux avec la prodigalité de l'artiste qui n'a qu'à vouloir pour créer. Citons parmi les nouveaux modèles les chapeaux suivants :

**

Un chapeau *Directoire* en velours loutre, avec bord plissé terminé par un double tuyauté de velours tombant sur le front. La calotte un peu haute et carrée est légèrement froncée et encadrée par un large biais de velours doublé de satin marron bordé de satin marron. Sur le côté, panache de plumes naturelles d'autruche, de deux tons, avec flèche d'acier. Le chapeau est retroussé par derrière avec un nœud torsade de velours doublé de satin marron retombant en cravate et attachant une branche de roses du Roi.

**

Un chapeau *Incroyable* en velours noir doublé de faille bleu ciel. La passe, légèrement relevée et doublée de faille bleu ciel, a dans l'intérieur une branche de feuillage de rosier, avec un bouton de rose de Bengale faisant bandeau. La calotte est haute et reproduite avec deux crevés de velours séparés par une branche de feuillage et de roses faisant traverse. Sur le côté, cocarde de velours noir doublée de faille bleu, et par derrière un large nœud cravate de velours noir doublé bleu, retombant en double coques.

**

Un chapeau *Gascon*, en feutre gris, avec bord doublé de velours noir relevé sur les côtés. Autour de la calotte s'enroule une large écharpe de velours noirs et de faille relevant la passe du côté gauche, avec un large nœud écharpe en velours noir et en faille, d'où s'échappe une longue plume d'autruche de deux tons.

**

Un chapeau *Page*, pour théâtre, genre toque, en

tulle noir perlé de jais et doublé satin noir. Le fond est bouillonné en tulle perlé de jais sur satin noir. Autour de la toque, torsade de tulle perlé et bord de plumes noires frisées et relevées, avec bandeau de jais retombant sur le front en pampilles de jais. Sur le côté, large feuille de jais, avec coques de satin noir et aigrette de clochettes de jais s'échappant d'un gros nœud de satin noir. Brides de satin noir.

**

Un chapeau *Angot* en velours prune, avec fond plissé et passe coulissée en faille prune se terminant avec deux volants tuyautés. Un large biais de velours entoure la calotte. Sur le côté, double nœud de coques de velours et de velours de faille, d'où s'échappe un panache de plumes prunes. Sur le nœud se repose un petit oiseau des îles jaune doré, avec ailes panachées gris et or, et par derrière s'épand une branche de roses prunes.

**

Un chapeau *Présidente* en tulle et satin noir, avec bord relevé garni d'un large galon de jais taillé. Autour de la calotte, trois biais de satin sont retenus d'un côté par un bouquet de roses pourpres et par deux touffes de fleurs de charmillie en satin de deux tons, jaune verdi. Par derrière, large nœud de coques de satin noir et branches de roses et de charmillie avec feuillage velouté. Brides de satin noir.

**

Un chapeau de velours noir, genre Angot, avec passe coulissée et double tuyauté de velours. Autour de la passe, petit bord de plumes noires venant rejoindre de côté un panache de plumes noires et un bouquet de crysanthèmes jaunes de deux tons. Barbes de vraie dentelle partant du fond du chapeau. Dans l'intérieur, bord de plumes noires.

**

Terminons cette nomenclature par une mantille sévillienne en tulle noir brodé, avec trois rangs de dentelle faisant volants étagés les uns sur les autres.

D'un côté, cette mantille est assujettie sur la coiffure avec une rose thés et de l'autre avec une rose rose. Cette mantille retombe en écharpe très ample flottant par derrière et se rattache du côté opposé sur l'épaule. Tout autour de la mantille est disposé un agrément de branches de corail en jais. Sur l'épaule gauche, nœud de satin noir avec bouquet de roses.

Cette mantille est très élégante pour coiffure de

théâtre. Il y a des femmes qui savent en tirer un parti merveilleux, mais il faut qu'elle soit soutenue par le peigne Espagnol à larges feuilles découpées en écaille blonde s'élevant à une certaine hauteur. Il en est de même de tous les chapeaux que nous venons de décrire et de tous les autres chapeaux à l'ordre du jour. Sans le concours du peigne Espagnol, autrement désigné sous le nom de *peigne girafe*, les chapeaux ne resteraient pas droits sur la tête et retomberaient en arrière. En outre de son utilité incontestable, le peigne Espagnol est élégant, il complète les coiffures surelevées de coques, de crêpés et de boucles soyeuses, et sert pour ainsi dire de fronton à l'édifice. Il y en a de plusieurs formes et de plusieurs hauteurs, la fabrication française des peignes d'écaille ne fait rien à demi. Ils se posent également d'une façon différente, les uns derrière les coques pour les soutenir, les autres en éventail sur le dessus de la tête. Parmi tous les modèles les plus nouveaux, citons un peigne *Espagnol* en écaille brune, ayant les reflets du diamant noir, composé d'arabesques, de perles, de losanges, et surmonté de perles détachées en fleurons représentant soit une couronne de *duchesse*, de *marquise* ou de *comtesse*. On peut choisir un autre peigne en écaille blonde, très léger, avec doubles anneaux s'enroulant en losanges et en torsades dans toute sa hauteur. Un troisième peigne, composé de rosaces d'écaille, de perles fleuronées et d'anneaux enlacés. Un quatrième, s'étalant en large feuillure d'écaille si finement sculptée en relief qu'on dirait qu'elle est brodée. Un cinquième, s'enroulant en torsades d'écaille avec boule d'écaille faisant diadème. Un sixième, d'une écaille blonde merveilleuse, à travers lequel filtrent le soleil et la lumière, simplement cotelé. Nous n'en finirions pas si nous voulions tous les décrire. Il en est des peignes d'écaille comme des chaussures de la *maison Jouvenot*. Quelle variété fantaisiste et élégante!... C'est à ne pas les compter. Les trousseaux se succèdent les uns aux autres. La chaussure a suivi l'impulsion du luxe. Il est indispensable, quand on est femme élégante et femme à la mode, de ne pas avoir des chaussures assorties à ses toilettes.

Nous avons donc fait un choix dans les vitrines de la *Maison Jouvenot*, 165, rue Saint-Honoré, pour vous prouver toute la distinction parfaite de cette maison de premier ordre.

C'est un soulier sabot Louis XV, en faille blanche brodé d'argent, avec flots de dentelle et boucles Régence en argent.

Le même soulier sabot se répète en cuir de Russie, avec flots de dentelle noire et boucles en cailloux du Rhin.

Un soulier satin noir, Louis XV, garni d'alençon et de ruban paille.

Un soulier de soie bleue brodé argent, avec petit nœud, genre cravate brodé argent.

Un soulier satin blanc, Louis XV, avec nœud jabot en valenciennes et rubans.

Un soulier de velours noir, Louis XV, avec gros nœud de velours noir et boucles en cailloux du Rhin.

Une botte de velours garnie de fourrure assortie à la toilette, pour la voiture,

Une botte de chevreau pour promenade, avec nœud de chevreau ou simplement piquée.

Une botte de faille ou de chevreau mat assortie à la nuance du costume pour toilettes de visites.

Une botte de chases en drap, claquée cuir et piquée blanc, avec semelles de chasse pour les mauvais temps.

Une mule pour saut-ju-lit, en velours vert bordé d'aigrette blanche.

Une mule velours noir bordée de martre zibeline.

Une mule velours prune bordée de petit-gris.

Une mule velours marron bordée de marmotte.

Une mule velours vert réséda bordée de renard argenté.

Une pantoufle faille bleue capitonnée, avec nœuds de cachemire bleue broderie de l'Inde, pour une robe de chambre assortie.

Nous n'en finirions pas si nous voulions tout décrire.

Ce que nous ne pouvons dire, c'est la coupe élégante et aristocratique des chaussures de la *Maison Jouvenot*. On juge la femme du monde par son pied et par la main. Qu'elle y songe! Il y a des chaussures tout aussi compromettantes que des chapeaux. La bottine sert de moule au pied comme la Ceinture-Régente sert de moule au corps. Mais il y a des bottines et des corsets qui déforment le pied. C'est pourquoi la Ceinture-Régente a détrôné le corset dès qu'on a reconnu ses qualités hygiéniques et naturelles, en même temps que son modelé combiné d'après les règles de la statuaire.

Toutes les femmes qui étaient emprisonnées dans des cuirasses de coutil ont retrouvé tout d'un coup leurs grâces naturelles. Elles ont respiré tout à leur aise, elles ont prouvé qu'elles étaient belles, tandis que le corset les atrophiait et les estropiait presque toujours.

Le succès de la Ceinture-Régente a toujours été croissant, à ce point que Mmes de Vertus sœurs ont été obligées de transporter leur installation, 12, rue Auber, dans le nouveau quartier de l'Opé-

ra et de l'élégance industrielle, pour avoir plus d'espace et plus de salons de réception.

La même simplicité de bon goût se retrouve dans les nouveaux salons de Mmes de Vertus sœurs, qui ne tiennent pas à éblouir toutes les belles dames qu'elles reçoivent, mais bien à les captiver par la perfection de leur Ceinture-Régente, dont on ne peut plus se passer une fois qu'on l'a adoptée.

La Ceinture-Régente est en harmonie de nuance avec toutes les toilettes. Autrefois, il n'en était pas ainsi. Un corset de satin blanc ou de satin noir et un corset de coutil suffisaient. Aujourd'hui, une élégante a pour le moins six Ceintures-Régentes : une en satin blanc, satin rose, faille havane, faille vert réséda, moire maïs, moire gris perle, satin cerise, satin noir, satin bleu pâle. Il y en a pour toutes les toilettes et pour tous les goûts.

Dans cette même rue Auber, qui est pour ainsi dire la prolongation de la rue de la Paix, se trouve l'Union des Indes, qui a été également obligée de transporter son comptoir de foulards un peu plus loin, toujours au n° 1, qui accapare à lui tout seul une série de maisons. L'Union des Indes était trop à l'étroit dans ses anciens magasins, voulant donner une très grande extension aux cachemires purs et unis, provenant directement des Indes.

Le Comptoir de l'Union des Indes en a seul, à Paris, le *privilege exclusif*. Le cachemire indigène des Indes, en nuances claires ou foncées, coûte 11 francs 50 centimes le mètre en un mètre 20 cent. de largeur. On peut donc, sans dépenser beaucoup d'argent, établir une tunique Princesse ou une Polonaise en cachemire vert réséda, vert myrthe, bleu indigo, bleu de Chine, prune-demonieur, vin de Bordeaux, loutre, noir de Chine, garni de skuns, de marmotte ou d'effilé. En cachemire des Indes, vert réséda, avec bordure de renard argenté, elle a beaucoup de style et d'élégance.

Les foulards pour la saison d'hiver changent d'attributions. Les chemises de nuit en foulard bleu, rose, maïs, vert pâle et bleu opale, garnies de malines, de valenciennes, de guipure de Bruges et brodées teinte sur teinte, remplacent les chemises de flanelle qui sont moins élégantes et moins simples.

On reproduit aussi en foulard cachemire et en foulard égyptien de très belles robes de chambre doublées de foulard uni capitonné et légèrement ouaté.

On donne à ces robes de chambre la forme égyptienne, tunisienne et persane, avec riches effilés de couleur à glands, en chenille ou en pas-

sementerie. C'est très original et très fantaisiste.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, la mode ne se préoccupe guère de la politique. Elle s'avance dans le domaine de la fantaisie, sans redouter de s'arrêter en chemin. Elle suit d'ailleurs les tendances du moment en remettant en faveur les bijoux d'acier et de jais. Qui sait si les diamants ne seront pas obligés de se cacher encore une fois? Les bijoux d'acier fins sont très jolis et très éblouissants surtout le soir. On peut organiser une parure des plus complètes sans se ruiner. En outre, des garnitures de boutons d'acier, des flèches, des poignards, des aigrettes, des boucles carrées et ovales, il y a de très nouvelles agrafes pour relever les tuniques, des colliers à franges draperies, des pendants d'oreille, des peignes diadème, des croissants, des bracelets, des plaques d'acier sur veLOURS. Que sais-je?... Allez voir toutes les fantaisies en acier et en jais de la *Maison Bourguignon, 55, rue Vivienne*, au coin du boulevard Montmartre, et vous m'en direz des nouvelles.

Depuis que l'Eau des Fées a obtenu son Diplôme de Mérite à l'Exposition universelle de Vienne, sa vogue européenne s'est confirmée de plus en plus. On ne reconnaît qu'une seule Eau re-colorante, vivifiante et hygiénique, l'*Eau des Fées de Mme Sarah Félix*. C'est la seule Eau véritable qui existe, qui fasse loi et autorité, et qui rende très infailliblement aux chevaux leur nuance naturelle et primitive. Mais il faut savoir l'employer et connaître les préparations nécessaires pour l'appliquer à coup sûr.

L'Eau des Fées ne procède irrévocablement qu'avec le concours de la Pommade des Fées, qui lui sert, pour ainsi dire, d'engrais et qui prépare la chevelure à recevoir la rosée bienfaisante de l'Eau des Fées. C'est très important et très utile de savoir que la Pommade des Fées existe à l'Officine de la Parfumerie des Fées de la *rue Richer, 43*.

Tous ceux et toutes celles qui traversent la vie avec des cheveux blancs le veulent absolument, car en s'y prenant à l'avance, les cheveux restent toujours les mêmes. Ils acquièrent, au contraire, plus de force et plus d'éclat. La sève devient plus abondante et plus généreuse, et les cheveux s'épaississent et se lustrent en même temps. Tels sont les miracles de jeunesse de l'Eau des Fées.

La science, la nature et la chimie s'entendent donc pour donner à la femme élégante et à l'homme qui tient à rester jeune et beau des talismans de beauté éternelle. Tout est possible

quand on sait s'y prendre. On ne voit presque plus de visages affectés de taches de rousseur.

A quoi cela tient-il ? Au Lait Antéphélique de Candès, qui a le pouvoir miraculeux d'effacer les éphélides, les rugosités, la couperose et les affreux masques qui défigurent le visage des jeunes femmes.

Ce lait Antéphélique aux principes de bismuth et de camphre fait merveille. Il rafraîchit la peau, il la blanchit, la satine et la colore naturellement sans le concours d'aucun fard. Les médecins le conseillent et l'ordonnent dans toutes les affections de la peau, où le tissu dermal est atteint. C'est donc tout à la fois un cosmétique de toilette et une recette pharmaceutique des plus précieuses et des plus authentiques. Le lait antéphélique se trouve chez *Candès, 26, boulevard Saint-Denis*, et chez les principaux parfumeurs de France et de l'Étranger. Il efface aussi radicalement le hâle de la bise glaciale que le hâle de la mer et l'action d'un soleil trop ardent.

La saison d'hiver a peut-être encore plus de perfidies que la saison d'été. Il faut éviter les gercures, les rougeurs et la bise. Le sang se fige et se glace. Il faut le laisser circuler en l'activant avec des principes toniques et vivifiants. Rien ne peut remplacer les eaux de toilette de la maison Violet, à la glycérine parfumée. La glycérine donne à la peau le moelleux, l'élasticité, le velouté et la fraîcheur juvénile de l'enfance. En en faisant usage journellement, la peau ne se fane pas et reste toujours fraîche et onctueuse. La maison Violet a fait avec la *Glycérine* une parfumerie pour ainsi dire spéciale, de même qu'avec les *violettes d'Italie*, et le *parfum d'Ylang-Ylang* émanant les senteurs du lilas de Perse. Ces trois parfumeries très distinctes sont très appréciées du monde élégant. Il y a encore comme articles exclusifs, la plupart brevetés et médaillés ; le *savon royal de Thridace* au suc de laitue, médaillé à toutes les expositions de France, d'Angleterre et d'Autriche, la crème Pompadour, recette authentique venant en droite ligne de Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour. La *Rosée des abeilles*, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs, par la Reine des Abeilles. L'Eau de Beauté, pour les teints blonds et délicats. La Crème de Beauté de deux teintes, pour le soir et la lumière. Les pastilles ambrosiaques au mastic de Chio, pour rafraîchir et parfumer l'haleine. L'Eau de toilette aux fleurs de d'Italie, et comme bouquets pour le mouchoir, les violettes d'Italie, le Jockey-Club, les brises de France, le Foin coupé, le bouquet aux fleurs de lys, le Ylang-Ylang. Que sais-je ? Demandez le catalogue de tous ces parfums à la maison Violet, boulevard des Capu-

cines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe. Vous en saurez plus long que je ne puis vous dire dans ce courrier, qui s'est prolongé plus que de coutume, en raison de tous les précieux renseignements qu'il contient aujourd'hui sur les modes nouvelles.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *L'Oncle Sam*, comédie en quatre actes, de M. Victorien Sardou. (Représentée au théâtre du Vaudeville, le 6 novembre).

La toile se lève sur un décor magnifique. Représentez-vous l'entrepont d'un steam-boat américain, à la fois confortable et élégant. Dans le fond, un double escalier en spirale s'élève jusqu'au pont du navire. Une grande animation règne à bord : les passagers vont et viennent. Des musiciens irlandais écorchent sur l'avant du bateau une mélodie à outrance, dont on saisit par instants quelques passages enragés. C'est dans ce salon que M. Victorien Sardou présente au public ses personnages. Voici d'abord Mme Bellamy, une Parisienne pur sang, qui connaît ses États-Unis sur le bout du doigt, et qui met en relief toutes les bizarreries des institutions américaines. Fine, spirituelle, adroite, c'est la maîtresse femme qui noue et dénoue toutes les situations, qui mène l'intrigue avec un tact admirable. Elle a pour compagnon, — nous dirions pour compère, s'il s'agissait d'une revue, — un journaliste indigène, Elliot, qui vient de divorcer. Sur le même bateau se trouvent deux Français, le marquis Robert de Rochemaure, qui voyage pour son plaisir, et le musicien Francis, qui compte faire fortune en jouant du violon. Tous deux sont pleins d'illusions sur le pays qu'ils viennent visiter, et ils n'ajoutent que fort peu de foi aux conseils de Mme Bellamy, qui leur montre des dangers partout. duperie de la part des hommes, calcul de la part des femmes. Du reste, il y a sur le navire un essaim de jolies jeunes filles que le marquis et l'artiste ont remarquées. Les beaux yeux de miss Sarah, la nièce de Samuel, font plus d'impression sur Robert que les leçons de la Parisienne, et Francis est trop occupé de miss Betsey pour faire attention à autre chose. Aussi, quand le navire arrive à destination s'empressent-ils l'un et l'autre de partir avec les deux jeunes filles qui leur prennent le bras avec une liberté toute américaine.

Second acte chez l'oncle Sam. Miss Cora donne un thé. Les parents ne sont pas admis à cette pe-

tite fête intime, ou la *flirtation* joue un grand rôle. Les plus jolies actrices de Paris, Mmes Bartet, Massin, Morand, Damain, Gérard, Persoons, Bernhardt, de Gournay, Blondeau, sont en scène dans des toilettes admirables. Peu à peu chacune d'elles s'isole avec un cavalier, et les conversations les plus tendres commencent. Robert et Sarah, sur le premier plan, commencent un singulier duo, dans lequel le Français parle d'amour, et l'américaine de banquiers. Robert s'amuse de ce laisser-aller charmant et espère une conquête facile, un gracieux souvenir de voyage. Sarah calcule que son soupirant est riche et titré, et tout compte fait elle l'enlève.

Troisième acte à la campagne de l'oncle Sam. Trois jours se sont écoulés depuis l'enlèvement. Sarah reparait, nerveuse, agitée. Elle avoue à ses sœurs qu'elle fuit Robert parce qu'elle se sent prête à l'aimer. Le tête à tête qu'ils ont eu a fait évanouir tous ses calculs; de banquier elle est devenue femme, et elle a peur d'elle-même. Sur ces entrefaites Robert arrive. La flirtation étourdissante de Sarah l'a grisé sans le satisfaire; il est amoureux fou. Une scène admirable s'engage. Le marquis reproche à Sarah sa coquetterie dangereuse, la somme de remplir ses promesses, et se laissant aller à un transport de passion, il la saisit dans ses bras. La jeune fille pousse alors un cri de pudeur révoltée, qui rappelle Robert à lui-même. Il tombe à ses genoux, la supplie de lui pardonner, et lui demande l'honneur d'être son mari. Tout semble terminé lorsque survient l'oncle Sam, conduit par Fairfax, un avocat qui veut aussi épouser Sarah et qui a préparé cet incident pour empêcher le mariage du Français et de l'Américaine. En effet, en voyant arriver successivement l'oncle Sam et Fairfax, et un clergyman, Robert croit être victime d'un piège imaginé par Sarah. Il se révolte à l'idée d'un pareil chantage, et refuse absolument de se marier; Sam le menace d'un procès en dommages et intérêt. — A combien évaluez-vous l'honneur de mademoiselle? répond-il? Envoyez-moi la note, je paierai.

Rendez-vous a été pris pour un arrangement à l'amiable. Mme Bellamy se constitue l'avocat de Robert, et tient tête à Fairfax et à Sam. Où sont vos preuves, demande-t-elle, mon client a-t-il signé un engagement? Les deux Américains sont fort embarrassés, lorsque Sarah survient. Elle a en main une promesse de mariage écrite; mais elle ne la montre que pour la déchirer et refuser d'en faire usage. Robert, ému, convaincu, tombe de nouveau à ses pieds, mais il ne peut obtenir son pardon. Alors, il s'en prend à Fairfax de son malheur. Un duel au revolver s'engage entre eux dans l'escalier même de l'hôtel. Une balle atteint légère-

ment le marquis. A ce moment Sarah ne peut plus conserver sa froideur. Elle se précipite vers lui. Le raccommodement se fait, et le mariage est définitivement arrêté. De son côté le musicien Francis a été marié sans le savoir à miss Betsey, par un clergyman qui prenait son chocolat. Quant à l'oncle Sam, émerveillé de l'adresse de Mme Bellamy, il vient lui demander sa main, et celle-ci lui répond avec un sans-*façon* de Yankee — Vous, allons donc, une non-valeur.

Dans ce récit, déjà trop long, nous avons passé sous silence une foule de types originaux. Toute l'Amérique défile sous les yeux du spectateur dans cette revue en quatre actes. On y voit le courtier d'élection, à demi écharpé à la suite de sa dernière opération. Un colonel, bien modeste, au dire de Mme Bellamy, car il aurait aussi bien pu se faire général; un clergyman qui prêche le mariage spirituel avec la femme du prochain, et qui place du vermouth à ses ouailles; une jeune femme divorcée qui présente l'un à l'autre, son premier et son second mari; un fils qui va parler pour son père dans une réunion électorale, et qui trouve moyen de se faire élire lui-même. Tous ces épisodes sont présentés et mis en lumière avec un art incroyable; chacun d'eux amène des mots exquis, des mots à l'emporte pièce. De l'esprit, il y en a, de l'esprit bien français; puis, de loin en loin, une note émue, patriotique, un souvenir à la famille dont on fait si bon marché là bas. Et quand les grandes scènes arrivent, quand la passion domine, avec quelle puissance toute magistrale l'action se déroule. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la réputation de M. Victorien Sardou, mais cette pièce seule suffirait à l'établir. Peut-être nous trouverons-nous sur ce point en opposition avec quelques critiques de la presse parisienne, mais certainement le public, pour lequel en somme les pièces sont écrites, sera complètement de notre avis, et le succès de « l'Oncle Sam », qui ne fera que croître, nous donnera raison.

L'interprétation de cette œuvre est tout à fait hors ligne. Mme Fargueil, dans le rôle de Mme Bellamy, est l'artiste incomparable que l'on sait. Comme dans les « Pattes de Mouche », son personnage est considérable et bien fait pour son talent. Avec quel finesse elle critique! Quels délicieux coups d'épingle elle donne. Il faut la voir manœuvrer autour du vieux Sam, pour obtenir le remboursement d'une somme que l'Américain lui a extorquée d'une façon peu délicate! Adresse, esprit, diplomatie, elle met tout en œuvre. Des applaudissements nombreux lui ont prouvé l'estime que les spectateurs avaient pour elle. Mlle Bartet, dans le rôle de Sarah, s'est révélée comédienne de premier ordre. Nous ne saurions trop la louer

pour le naturel avec lequel elle a joué la scène d'amour du troisième acte. Elle avait du reste dans M. Abel un partenaire excellent. M. Abel est en train de devenir le meilleur amoureux de notre théâtre. Il a la mesure et l'emportement voulus, et chaque fois qu'on le voit on l'apprécie davantage. Quant à Parade, qui relevait de maladie, il nous a semblé un peu grognon dans l'oncle Sam. On assure que Delannoy a appris ce rôle en double ; nous sommes convaincus qu'il l'interprétera tout autrement et sans doute d'une façon plus originale et plus gaie. Saint-Germain est parfait en agent d'élection ; Colson, idéal en colonel ; Richard nous a donné un type de violoniste amusant. Nos félicitations aussi à MM. Lacroix, Michel, Georges, Fauvre et Moisson. Comme nous l'avons dit plus haut, la direction du Vaudeville a fait paraître sur la scène les plus délicieuses actrices de Paris. Grâce, beauté, toilette, ces dames ont tout pour plaire. Montée avec ce soin, la pièce de M. Sardou est un spectacle unique dans son genre, qui attirera les désœuvrés des deux mondes.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE

LES HAUTES-PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal, ancien député de ce département au Corps législatif (1).

(Suite).

La grande Cascade est placée à l'angle gauche du Cirque. Elle ne coule point en nappe malheureusement, mais en filet qui, parvenu à peine au tiers de sa course, rencontre des pointes de rochers où il se brise. L'onde forme alors une pluie continue qui s'étend dans un certain rayon, portée par le souffle de l'air, comme du vent tissu. On dirait une voile qui s'enfle : cela est d'un prestige charmant.

En ce moment, j'envisage la Cascade de profil : le soleil l'embrace tout entière et de tous ses feux. Ce n'est plus de l'onde, c'est une colonne lumineuse comme celle qui guida le peuple d'Israël. C'est un prisme, une longue traînée de phosphore, une multitude d'arcs-en-ciel qui se croisent ; c'est un nuage d'azur et de pourpre, une poussière aqueuse. Aspect magique, et qui se trouve merveilleusement encadré par les roches sombres et brunes qui tapissent le fond du Cirque, par les grands casques argentés qui coiffent tout l'amphithéâtre, par ce silence qui environne tout ce bruit, par toute cette majestueuse décoration

(1) Librairie de la Société des Gens de Lettres, 5, rue Geoffroy-Marié. Paris.

enfin, qui arracha à mylord Butte, posant le pied sur le seuil de ce temple, cette exclamation qui dit tout :

« Si j'étais au fond des Indes, et que l'on vint à m'apprendre qu'il existe ici quelque chose d'aussi beau, je viendrais sur-le-champ du fond des Indes pour le voir. »

Visitons maintenant le principal Pont de neige.

Cette calotte de glace, qui ne fond jamais, se trouve précisément au centre du fer à cheval, comme si le constructeur inconnu, qui a bâti ce Colysée des déserts, avait voulu observer les règles de la symétrie. Elle peut avoir cent pieds de large, quarante de hauteur à son ouverture, soixante dans l'intérieur, et plus de six cents pieds de long. Elle reçoit d'un côté une cascade qui tombe de quatre cents pieds, et la rend, de l'autre, en torrent.

Je pénétrai d'abord sous la voûte. Cette promenade, quoi qu'on en dise, n'offre rien de dangereux. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, qu'on eût le malheur d'être surpris par un éboulement.

Or, quand on songe à la solidité de ce dôme sur lequel pèsent les ans, à la force de ces merveilles culées si géométriquement assises au roc, à la dureté de ces parois qui éraillent le fer, on ne peut raisonnablement trembler ; mais ce qu'il faut craindre, c'est de s'y arrêter trop longtemps, des bouffées d'un vent glacial parcourant en mugissant les profondeurs de cet antre. La Cascade vous saupoudre de son écume semblable à du givre, et une pluie froide distille incessamment du cintre qui s'agrandit ainsi tous les jours.

Ce que je ne saurais traduire, par exemple, c'est le ravissement qui vous saisit à la contemplation de ce palais des hivers. Imaginez-vous des stalactites qui pendent aux murailles comme des glaives au repos ; de longues flèches cristallisées qui s'avancent horizontalement dans la forme de candélabres garnis de cierges, d'une lumière diaphane et crépusculaire qui vous arrive par les regards ouverts d'en haut et qui meurt doucement sur tous ces objets. Quel théâtre pour la poésie !... Quelle poésie pour ce théâtre !

Mais remontons du côté de la Cascade et atteignons le dos même de la route en grim pant sur les rochers. La glace est d'une épaisseur d'au moins 40 pieds. De profonds ravins, par les ouvertures desquelles vous distinguez le Gave qui roule au-dessous, la sillonnent comme des ulcères. Sa couleur est terne et vitreuse. Cela est lugubre. Pourtant si, laissant errer la vue au-delà de l'ouverture du Cirque entre Gavarnie et la longue chaîne de sapins qui forment à ce bassin un élégant frontis-

pice, vous apercevez dans le lointain tout l'entortillement des gorges, si vous embrassez d'un coup d'œil toute cette *ouïe* miraculeuse creusée jadis par les ondes, ces grands architectes des montagnes ; si vous vous reportez à l'instant où ce lac rompit ses digues ; si vous essayez de comparer les mille accidents, les mille tableaux de cette œuvre unique, aux ouvrages les plus gigantesques de l'homme, soit les tombes pyramidales de l'Égypte, soit les arènes, ou les numachies du peuple-roi, alors vous prendrez en pitié nos monuments, vous humilierez votre petitesse devant la majesté de cet ensemble, devant la sainteté de ce tabernacle, devant le fini de ce chef-d'œuvre du hasard.

Alors vous concevrez ce mot du prophète : *Hoari hodie, in æternum : Dieu toujours!*...

Je sortis du Cirque, après y être resté quatre heures, et j'aurais voulu y rentrer. — Nous y reviendrons.

ACHILLE JUBINAL,
Ancien député.

(La suite prochainement.)

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

Les trois souffles, les trois regards se ranimèrent en même temps. Tant qu'elle ne dormit pas, nous veillâmes. Quand elle put manger, l'appétit nous revint ; quand il ne fallut plus se pencher sur son lit, pour percevoir le faible son de sa voix, nos paroles osèrent se faire entendre, et le bruit de nos pas cessa de nous faire peur dès que les siens purent s'essayer sur le tapis. Ce fut l'union de toutes les heures et de toutes les impressions : la communion de trois âmes, l'entente mystérieuse, le lieu consacré. L'adoption d'Hélène, la réprobation de Marie étaient désormais irrévocables !

Il fut donné à ma mère, par le hasard de cette maladie, de voir mon cœur comme l'on voit une chose visible.

Les malades ont un don de perception extraordinaire qu'ils ne peuvent traduire ni par la parole, ni par le geste. C'est, pour ainsi dire, un travail de l'âme sur l'âme, une seconde vue ; le cœur malade sait toujours, à n'en pas douter, ce qu'il est pour qui le soignent. Le service vénal aggrave ses misères, le dévouement les allège : où le médecin ne peut plus agir, arrive la sœur de charité — je donne ce nom à toutes celles dont le

cœur veille — et c'est souvent à son intervention, à l'action magnétique qu'elle exerce qu'est dû le miracle.

Ma mère, malgré mes torts passés, malgré ma longue absence, sans que j'eusse prononcé une parole, sans nulle action méritoire. sut, à n'en douter jamais, qu'elle était ma plus grande affection et la seule indispensable. Ses regards affaiblis et mes regards errant dans cet étroit espace, échangèrent sans doute leurs inquiétudes et leurs vœux. Mon départ m'avait rendu son estime, mon retour lui rendit le bonheur.

Pendant cette longue réclusion, ma sœur de charité et moi nous échangeâmes silencieusement le don de nos cœurs sans qu'Hélène parût se souvenir de s'être tenue autrefois sur la défensive. Cet attachement sans paroles était l'œuvre de mon absence ; l'appréciation du côté tendre et aimant de mon caractère le fortifia d'une façon indissoluble. Je me souviens que j'eus alors la plus belle nuit de ma vie et qui effaça toutes les splendeurs des nuits orientales : le médecin était venu le soir et réunissant dans sa main celle d'Hélène et la mienne, il avait dit : Sauvée ! Ma mère s'endormit paisiblement ; je la contemplai avec un soupir qui disait bonheur ; puis, je repris ma place au pied du lit ; Héline se mit au chevet ; la plus grande tranquillité protégeait le sommeil réparateur de notre chère ressuscitée ; nos regards seuls parlèrent, mais quel langage ! quel hymne de pur encens ! Après cela, le mot ou le baiser qui devait ratifier notre engagement était chose aussi simple que de nous tendre la main. Cette certitude, nous la trahissions par les vibrations de la voix, les frémissements du geste, les caresses de l'œil. Le septième ciel de l'amour est celui où l'on attend.

Ce fut ma mère qui parla la première.

— Est-ce pour moi que tu aimes Hélène, ou est-ce pour toi ? me demanda-t-elle un jour que nous étions seuls.

— C'est pour moi ! répondis-je impétueusement. Mais j'ajoutai en lui baisant la main : Et aussi pour toi ; ce qui fait que je l'aime en double de tout l'amour que l'on peut éprouver.

— Ah ! que c'est bien, s'écria-t-elle, et comme elle mérite d'être ma fille celle qui me rend mon fils ! Tu reçois aujourd'hui la preuve, Maurice, que la question d'argent n'a aucune influence sur moi.

— J'ai eu bien de la peine à vaincre l'orgueil de sa pauvreté.

— Elle t'aime assez à présent, pour comprendre que devoir tout à celui que l'on aime élève la femme et ne l'humilie jamais.

Cette phrase fit passer tout à coup l'image de

Marie devant mes yeux, non point du côté tendre, mais du côté philosophique. Ma maîtresse pauvre s'était trouvée absolument dans les mêmes conditions que l'était maintenant ma fiancée pauvre, moins sa vertu que je lui avais prise. Mais les conventions sociales m'acquittaient de cette dette, et mon ingratitude résumait tous mes devoirs de fils.

J'eus par conséquent assez de bons sens, de volonté, de cette force que l'on appelle l'empire sur soi-même, et qui nous sert si bien quand nos passions ne nous servent plus, pour donner un choc au kaléidoscope de ma mémoire, et ma conscience prit immédiatement une autre face.

J'allai vers Hélène qui rentrait.

— Mademoiselle, nous sommes en désaccord, maman et moi, et nous vous attendions pour décider.

Son sourire nous interrogea; nous étions dans cette veine où l'on tourne toujours de belles cartes.

— Nous cherchons de quel nom vous nommer. Faut-il absolument que la fille de ma mère soit ma sœur ?

— Décidez pour moi, dit-elle; je voudrais un nom qui me prescrivit l'obéissance.

— Ma femme, alors, répondis-je, tout tremblant, car il est peut-être sage de trembler quand on est au comble de ses vœux.

C'est à la suite de cette conversation, quelques jours plus tard, ce matin même, que je retournai à mon atelier, où je n'avais plus mis les pieds depuis mon arrivée. C'est là que je viens d'avoir avec Marie la scène bien inattendue à la suite de laquelle je me raconte, la plume à la main, l'histoire de cette amourette...

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

AVIS A NOS ABONNÉS

Agence Dalgoutte, 3, place du Jardin public, à Nice (Alpes Maritimes).

La direction de la *Gazette Rose* connaissant la sécurité et l'intelligence de l'agence Dalgoutte, à Nice, pour tout ce qui est location, renseignements et achats de villas et d'objets d'art, pour les étrangers qui passent leur hiver à Nice, l'a choisie de préférence à toute autre pour la remplacer et l'investir de tous ses pouvoirs relativement aux abonnements de la *Gazette Rose* à Nice. C'est à M. Dalgoutte, directeur du journal les *Echos de Nice*, qui contiennent la liste des étrangers résidant à Nice, à Cannes, à Menton et à Monaco,

qu'il faut s'adresser directement, à Nice, pour recevoir de Paris un abonnement d'un an ou de six mois à la *Gazette Rose*.

La ville de Nice étant annexée à la France, le prix de l'abonnement est le même que celui de Paris et de la province : *Vingt francs pour un an, dix francs pour six mois.*

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE VISITES

Première toilette. — Costume en drap vert russe dépassant terre. La première jupe est plissée à larges plis, retenus en grand volant par des biais de velours noir faisant chevrons. La tunique redingote, en même drap, vient tomber droite devant, fermée avec des boutons de velours et garnie avec un petit plissé et un large biais de velours. Cette tunique se relève derrière jusqu'à la taille, avec un nœud de velours faisant écharpe sur une sous-jupe bordée également d'un plissé et d'un velours et semblant ne former qu'un avec la tunique. Les manches, étroites, ont un haut parement, et le petit collet de la redingote encadré d'un biais de velours et d'un plissé est retenu sur l'épaule avec un nœud de velours noir. Collerette tuyautée faisant fraise. Même tuyauté au bas des manches. Chapeau de velours noir avec guirlande de feuillage vert et bronzé dans l'intérieur, et bouquet de roses du Roi s'épanouissant en aigrette sur le côté et venant fleurir la calote. Gants en peau de chamois. Bottines Louis XV, avec claque de chevreau noir mat et guêtres de drap vert assorti à la toilette.

Deuxième toilette. — Robe en sicilienne gris lilas et velours violet. La jupe fait tablier devant de deux plissés de sicilienne gradués de hauteur et séparés par un volant de velours violet monté à larges plis tuyaux. Au-dessus du dernier plissé de sicilienne large biais de velours violet attaché de côté avec un très gros nœud cravate à pans en velours violet retenu par une large boucle d'or mat et brillant. Le premier plissé de sicilienne s'arrête sur le côté et se termine derrière en volant de velours violet. Le second volant de velours, au contraire, se transforme en plissé derrière et le troisième volant de sicilienne redevient volant de velours violet. Le devant de la jupe est droit jusqu'au plissé et au biais de velours, et par derrière s'étagent cinq volants de velours jusqu'à la basque du corsage qui s'entrouvre et se tuyaute également en volant. Le corsage est en sicilienne avec gilet de velours violet, fermé avec des boutons d'or en rapport avec le gilet. Dolman de cachemire noir très richement soutaché de passementerie perlée de jais, avec banne marabout de plumes noires frisées et frange torsée avec masse de perles de jais. En-cas de faille violette de même nuance que le velours. Chapeau Henri IV en velours noir, liseré de velours violet, avec intérieur de torsade de velours violet, très haut de forme, relevé sur le côté, avec panache de plumes grises et violettes, par derrière nœud de velours violet. Gants en peau de chamois. Bottes Louis XV, en velours violet, avec nœud de velours violet, boucle d'or et torsade de plumes noires frisées.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



J. de la Roche

Leroy, imp. r. des Marais, 66, à Paris

P. Deferrière

Planche III 6

15 Novembre 1873

La Gazette rose

Coiffes de Visite

Cloffes des Magasins du Louvre - Coiffes de M^{lle} Marie Bataillon - Rubans et Passanterie de La Glaucuse
 Chapeaux de M^{lle} de Bongard - Peigne Espagnols dit Girafe, écaille - Ceinture Régente de M^{lle} De Vectus
 sœurs - Mouchoirs de Chaprou - Bijoux fantaisistes de la M^{lle} Bourguignon - Feultrés et Cachemires de
 l'Union des Indes - Chaussures de la Maison Soueuet - Eaux des Fées de M^{lle} Sarah Félix - Parfums et
 Savons de Coiffes de la Maison Violet, fournisseur des Cours Étrangères.

3, Rue Rossini

